

LES NOUVELLES LITTÉRAIRES

ARTISTIQUES ET SCIENTIFIQUES

DIRECTION, RÉDACTION, PUBLICITÉ :
146, RUE MONTMARTRE (2^e)
TÉL. CENTRAL 80-12 à 80-14 - R. C. Seine 212.481 B

DIRECTEUR : MAURICE MARTIN DU GARD
RÉDACTEUR EN CHEF : FRÉDÉRIC LEFÈVRE

ADMINISTRATION ET VENTE :
LAROUSSE - PARIS
13 et 21, RUE MONTFARNAISE (1^{er})

Souvenirs diplomatiques

par Paul CLAUDEL

7. — EDOUARD HERRIOT

On ne voit généralement rien aussi mal que les choses qui vous crévent les yeux. Rien n'est plus rare et plus difficile que de rendre justice à un contemporain, à un compagnon de route, quand sa taille dépasse la moyenne. L'exceptionnel dérange désagréablement nos habitudes et le centimètre intime qui sert à nos opérations quotidiennes. Pour un rat, il n'y a pas grand différence entre une montagne et une taupinière. C'est la même chose pour son petit nez, pour ses petites dents et pour ses petites pattes. Comme dit le proverbe allemand, « c'est tout saucisse » pour lui.

C'est pourquoi il est plus facile et plus confortable de rendre justice aux morts qu'aux vivants et de mesurer l'arbre quand nous ne sommes pas immédiatement à son ombre.

On voit vanter dans un tas de bouquins l'esprit encyclopédique des géants de la Renaissance ou du XVIII^e siècle et personne ne paraît se douter que nous avons avec nous quelqu'un du même gabarit et de profils aussi multiples.

Lyonnais d'adoption, je connaissais depuis longtemps Edouard Herriot et je ressentais pour lui, en dépit des opinions qui nous séparent, la sympathie qu'inspire une nature puissante et généreuse. Mais c'est au cours de la guerre et d'une visite que je lui fis pour lui parler de mon projet de Chemin de fer du 45^e parallèle que s'établit entre nous ce contact profond et instantané, dont Jules Renard a dit avec raison qu'il n'est pas réservé à une région unique du sentiment. Je parlais au maire de Lyon de Rome et de ses marbres, et tout à coup avançant sur la table encombrée de plans et de dossiers son gros bras et son gros poing, il me cita un vers d'Oppien (littéralement dans les *Fastes* ou dans *l'Art d'aimer* ?) où le charmant poète compare l'éclat de la joue d'une jeune fille au reflet d'un velum de pourpre sur une colonne polie. Tout humaniste comprendra mon sentiment. Je levai les yeux vers la figure escarpée de mon interlocuteur, je le regardai, je le vis étonnamment pour la première fois, et j'entendis une voix intérieure qui me disait : cet homme sera toujours mon ami.

Depuis j'ai revu bien souvent Edouard Herriot, autant que ses diverses et formidables activités et ma propre dispersion le permettaient, et jamais sans que je ne retire de sa conversation quelque remarque ingénieuse et frappante, par exemple sur la messe en ré de Beethoven ou le compositeur lui paraît gêné « par le scénario » (ce qui est parfaitement exact surtout pour le Credo), ou sur les nuances qui séparent un révolutionnaire d'un diabolologue. Je lisais avec infiniment de plaisir ces beaux livres pleins d'idées, de faits, de sentiments et de vues qu'on appelle la *Porte Normande* et la *Porte Océane*, à qui l'on n'a pas suffisamment rendu justice : l'ouvrage sur ce Beethoven également que Herriot a non seulement écouté mais, accompagné d'un bout à l'autre de son œuvre du fait de ses deux propres mains sur le clavier noir et blanc. Et je songeais que c'était le même homme qui autrefois au sortir de l'École Normale et pendant le temps de son service militaire « pour occuper ses loisirs » avait écrit une thèse sur Philon le Juif et qui aujourd'hui, Maire de Lyon, sur ce terrain qui n'a jamais passé pour spécialement favorable à la nouveauté et à l'entreprise avait réalisé une œuvre énorme en quelques années, qui encore aujourd'hui laisse la vieille cité haletante et rajeunie : expositions, abattoirs, foire internationale, hôpital, œuvres, démolitions et constructions de toutes sortes. Cela ne lui suffit pas. Il entre dans la politique, il devient président du parti radical-socialiste et il entraîne avec lui ce flot populaire et bourgeois, comme le Rhône qui avale d'un seul trait la verdâtre Araris sous le pont de la Guillotière. Il devient Premier ministre : de la colline de Fourvière son regard s'élargit jusqu'aux confins de la planète, il prend les Affaires étrangères, et c'est là que son chemin croise de nouveau celui de l'obscur ambassadeur à qui jadis, de concert avec Ovide, cet homme qui n'a jamais su faire aimer.

L'attitude de Herriot dans la question des dettes américaines, le courage avec lequel il tint tête à la Chambre, au cours d'une nuit mémorable, non seulement à ses adversaires et à son propre parti, mais, on peut le dire, à la quasi unanimité de l'opinion française, est à mon avis un des chapitres de son histoire qui lui font le plus d'honneur. Cet homme nos dépit comme un démon.

(*) Voir nos numéros des 1 et 22 février, 7 et 28 mars, 11 avril et 9 mai.

gogue, comme un personnage incertain et versatile, n'hésite pas à sacrifier son poste de commandement, son avenir, sa carrière politique tout entière, par loyalisme au vieil idéal de l'honnêteté ménagère et française, à nos traditions d'amitié avec l'Amérique, au sentiment de la force que représente la sympathie, à nous prouvée pendant la guerre avec un désintéressement magnifique, de là



Edouard Herriot s'embarquant pour l'Amérique

grande République d'outre-Atlantique, et de violence, par quoi notre Chambre des Députés signala cette rupture d'un accord librement débattu et consenti, le manque de formes brutales qui accompagna notre refus de payer, est un des plus tristes souvenirs de ma carrière diplomatique. Si, à ce moment la France conserva aux Etats-Unis quelques traces d'une amitié et d'un prestige dont nous aurons peut-être un jour de nouveau à apprécier la valeur, c'est à Edouard Herriot seul que nous le devons. Que ce témoignage lui soit rendu par un homme qui est fier d'avoir combattu à ses côtés !

Quelques semaines plus tard après qu'un malchanceux Hoover eût succédé à la Maison Blanche le grand homme qui préside actuellement aux destinées des Etats-Unis une nouvelle chance de rétablissement se présenta pour la France. Franklin Roosevelt avait demandé à MacDonald de venir discuter avec lui les problèmes économiques et financiers qui se posaient pour lui du côté de l'Europe. Il voulut que la France de son côté ne fût pas absente : dans des termes d'une cordialité émouvante il me demanda de l'aider à obtenir l'envoi d'un homme représentatif à qui il pût montrer le fond de sa pensée. Qui était plus qualifié que le président Herriot ? C'est donc à lui que l'Amérique adressa son invitation officielle. Elle fut acceptée. Herriot arriva à Washington au moment où se préparait la conférence économique de Londres, où le président se préparait à orienter définitivement sa politique mondiale. Sur l'importance particulière de cette rencontre, sur les idées qui furent échangées, sur les chances qui s'offraient à nous et que fit échouer du côté de la France une opinion aveugle et exaspérée, la vérité n'a jamais été dite complètement. Peut-être aurai-je à revenir à ce sujet et à faire état de certains documents.

J'aurais encore bien des choses à dire sur la position prise par Herriot à l'égard de l'Allemagne et des Soviets position sur laquelle j'ai eu récemment l'occasion de lui exposer mes incertitudes personnelles, et dont il m'a expliqué les raisons profondes. Le moment n'est pas venu pour moi de les discuter. Mais ce qui domine tout chez cette nature puissante et généreuse, à côté d'un sentiment « tricolore » intense et d'un attachement naïf et passionné aux principes qui le rapproche des grands idéalistes de 48, c'est l'horreur de tout ce qui est mesquin et négatif, c'est la sympathie avec le fait concret et avec l'événement profond, c'est l'instinct et la culture qui lui permettent d'apprécier les grands soulèvements de l'humanité et le courage qui lui permet de les affronter. Avec une intelligence capable de tout comprendre, avec un appétit capable de tout absorber, avec un estomac capable de tout encaisser, Herriot s'installe devant les vicissitudes cosmiques qui dans le monde d'aujourd'hui ont

CHEZ HORACE

(Ep. I, XIV) Il lui arrive de prendre la bêche, comme Mussolini pousse la charrette.

Cependant, retiré à Mandela, j'observe les figures énergiques et rudes des contadini qui jouent aux cartes. Dans cette cantine, j'admire le teint bistre par un soleil implacable et les reliefs accusés de ces visages sans cesse penchés sur le sol nourricier. Tous ont la même gravité d'allure, le geste lent et le verbe criard ; mais à leur accueil sans apprêt on reconnaît vite, en dépit des loques et des souliers fangeux, une vieille race que le labeur des champs n'a pu abâtardir.

Ils s'impressent autour de moi et me questionnent aimablement. Ils s'étaient offerts à me guider jusqu'au sommet de la montagne. Le

En revanche, Horace a des indulgences singulières pour les paysans de la Sabine, parmi lesquels il passe ses étés. Il doit à la générosité de Mécène d'y posséder une ferme, avec quartier de maître, loin, bien loin, dans un creux de montagne dont il nous a conservé le nom. J'y fus hier, par un de ces temps orageux qui rendent le printemps romain si peu conforme à la tradition légendaire. Après l'orage un vent glacé soufflait, en ce mai paradoxal, sur Mandela. Imaginez une bourgade d'Auvergne, où ne s'attarde que le voyageur de commerce à la poursuite de quelque client. Le « restaurant » est une affreuse cantine où un chien familier vous accueille. Ni thé, ni lait, ni vin cacheté. C'est peut-être à quoi le poète fait allusion lorsque dans sa XVIII^e Epître du Livre I, il nous dit plaisamment que Mandela fait l'eau du ruisseau voisin. Ce ruisseau, il le nomme « Dipsasia. C'est la Laguna d'aujourd'hui, où les

nom d'Horace fleurit sur leurs lèvres rustiques. C'est d'un étrange effet. Jadis, je l'ai goûté avec une plus douce plénitude, en allant à Ara, non loin de Mantoue, chercher la trace de l'auteur des *Géorgiques*. Mais ici l'effort est moindre pour réaliser ce que fut la Mandela d'il y a deux mille ans. Dans la sauvagerie d'une nature, que l'orage n'a faite encore moins hospitalière, git le contraste nécessaire pour nous enseigner ce qui a différencié d'un Prosper Mérimée le poète antique.

Maurice Wilmotte, de l'Académie Royale de Belgique.



Horace et les Muses, gravure du XVIII^e siècle

La Chose littéraire et Littérature

par BERNARD GRASSET

« Depuis mon premier livre, notait Barrès en 1907, je n'ai donné à la méditation littéraire, pour laquelle je suis né, que les instants que j'ai pris de mes inquiétudes politiques. Tous mes ouvrages ont été des larcins sur un devoir que ma volonté seule m'imposait. De façon toute voisine, je puis le dire : « Je n'ai donné à la méditation littéraire que les instants que j'ai pris à mes soucis d'écrivain. Mes écrits, qui, au premier abord, ne paraissent ni par la longueur, ni par le nombre — furent tous des larcins sur un devoir que ma volonté seule m'imposait. Je prends ici, comme Barrès, le mot « devoir » dans son sens le plus élevé, c'est-à-dire : obligation débordant le métier et ses contraintes, pouvant même se trouver en conflit, quand le métier est un commerce, avec l'intérêt personnel. Par là j'entends que j'ai eu très vite une conception « sociale » de mon métier, m'efforçant avant tout d'y servir les Lettres de mon mieux. Plus simplement encore, j'ai toujours ressenti mon métier en devoir. C'est au point que longtemps je me reprochais de voler à la maison que j'ai créée. La prétention d'exercer noblement deux rôles : celui d'écrivain et celui d'écrivain ne me vint que tard. Elle ne devait pas, au reste, aller pour moi sans dommages. »

Les préfaces que je groupe sous le titre : *Commentaires* représentent une sorte de compromis entre mes deux besoins : celui de faire partager au nombre mes admirations — en qui tient, selon moi, à l'esprit d'éditeur — et ce « besoin impérieux de dire » qui seul justifie l'écriture. Je me suis fait moins de reproches en écrivant ces préfaces qu'en composant mes essais : elles servaient ma maison, entrant même dans ma conception personnelle de l'éditeur, qui s'apparente davantage aux façons d'un Péguy qu'à celles de mes plus illustres devanciers. Péguy ne fut pas, au reste, le premier à employer ces moyens de franciscain. A faire partager ses admirations ? Quand je le rencontrai en 1909, j'étais comme lui et

remplacé ces anecdotes éparses dont nous parlait l'histoire du passé. Devant l'Amérique, devant l'Allemagne, devant la Russie, il se place avec la même rude avidité de voir, de savoir et de réaliser, avec la même franchise, avec la même intensité de regard et d'intérêt technique que devant un texte philosophique, ou une sonate de Beethoven, ou une église normande ou une construction d'hôpital. C'est un Vercain au travail, mais capable comme celui du Musée du Prado de recevoir parfois la visite d'une déesse.

M. Paul Claudel, au cours de ses prochains Souvenirs diplomatiques, traitant de son ambassade en Amérique, reviendra sur la question des dettes. Il ne dit pas que, sur ce problème si controversé, notre collaborateur exprime une opinion qui peut ne pas être celle de tous ses lecteurs. — N. D. L. D.

LE LIVRE DE LA SEMAINE

MORT A CREDIT

L'éclatant succès du Voyage au bout de la Nuit, la manière dont fut annoncée cette suite ont fait qu'il ne saurait être question d'un autre livre Mort à Credit (1) je me réjouissais d'être un des premiers à rendre hommage au nouveau effort de Céline. Aujourd'hui je m'interdis en disant que Mort à Credit a déçu toutes mes espérances. Il me semble, en effet, impossible d'échapper à l'impression que presque tout dans cette œuvre est factice. J'accepterais volontiers un parti pris de déballé dans le style. Par exemple, si j'en ai entendu parler des enfants, l'attribution de la forme négative aux pratiques constamment le docteur Ferdinand n'a plus rien d'extraordinaire. Le malheur est qu'à chaque instant un phrasé écrit vient nous rappeler que ces négligences ne sont qu'une affectation.

Cela n'est pas moins vrai pour les obscénités. Craignant qu'il se trouve un magistrat assez sot pour accorder à Céline un honneur qui doit demeurer réservé à Baudelaire et Flaubert, les éditeurs nous livrent un texte expurgé. Je ne sais s'il existe des cartons, mais je regrette que ces blancs prêtent au livre un air lâcheusement racrocheur. Qu'elles soient d'ailleurs imprimées ou simplement évoquées, ces obscénités obscures paraissent trop souvent plaquées sur le récit. Elles sont si peu essentielles que l'on n'en rencontre guère dans les dix pages 199-200 qui sont pourtant les plus

recouvertes de tout ouvrage. Car Mort à Credit offre, heureusement, quelques chapitres où nous reconnaissons la force, brutale et rusée à la fois, qui nous avait séduits dans le Voyage. Un bref prologue montre Ferdinand médecin dans une clinique de la banlieue. Après quoi, il déroule son souvenir d'enfance et d'adolescence jusqu'au moment où il s'est engagé. Tel tableau d'un dimanche au bord de la Seine, telle description d'une foule anglaise un samedi soir, le portrait que j'ai déjà cité de l'inventeur-aéronaute, ses monologues lyriques et didactiques, la découverte de son suicide, autant de passages qui attestent la puissance de Céline.

Mais leur vigueur tend à s'émousser la monotonie de l'ensemble. Monotonie du vocabulaire où les mots ordinaires deviennent aussi conventionnels que les « flammes » et les « ondes » des poètes académiques. Monotonie surtout des sentiments. Quand son cousin lui objecte que « c'est pas toujours sale dans la vie », Ferdinand avoue : « Dans un sens, c'est exact. Y a de la manie dans mon cas. » Voilà précisément ce qui décourage la sympathie : Mort à Credit est l'exaltation d'un « cas », d'un individu qui s'acharne à distiller de chacune de ses expériences un peu plus d'ignominie. Un tel parti contre l'humanité ne se soutient pendant sept cents pages qu'à coups d'artifices. Sur cette grisaille se détachent quelques épisodes dramatiques ou pittoresques ; le reste est un long, un pénible voyage au bout de la littérature.

René LALOU.

(1) Aux Editions Denoël et Steeile.

Le centenaire du Revizor

Toute la Russie vient de célébrer le centenaire de la première représentation, au Théâtre Alexandre de Saint-Petersbourg, de la fameuse satire de Gogol. Événement considérable dans l'histoire des lettres russes, au même titre que Le Misanthrope ou l'Avare chez nous. Le Revizor fut aussi un acte d'une audace peu commune de la part d'un écrivain qui se permit de flétrir, devant un parterre de privilégiés, les vices, les abus et les ridicules du régime.

Cette première représentation fait penser au Mariage de Figaro de Beaumarchais, mais l'atmosphère pour l'autocratie est plus rude et elle comportait pour un sujet de Nicolas I^{er} des risques plus grands que pour un sujet de Louis XVI. Le tsar, lui-même, avait tenu à venir au théâtre : les ministres étaient au premier rang de l'orchestre et, derrière eux, était accouru un public extrêmement brillant de hauts fonctionnaires, d'aristocrates, d'officiers, de riches marchands. Les premiers tableaux de la farce générale déchaînaient des rires dans toute la salle et Nicolas I^{er}, qui donnait le signal des applaudissements, paraissait s'amuser beaucoup. Puis, peu à peu, l'atmosphère changea : au fur et à mesure que l'imposture de Khlestakov révélait toute l'ignominie des fonctionnaires vénaux et serviles, apeurés par la présence de la farce, Gogol, qui était en fait le théâtre comme un voleur, sans répondre aux appels du public, fut terriblement effrayé par les polémiques suscitées autour de sa pièce. On le vit prendre son œuvre en horreur, refuser d'aller à Moscou pour assister aux répétitions : « Je ne veux plus m'en occuper, dit-il, j'en ai par-dessus la tête. Tout le monde est contre moi. Maintenant je vois ce que c'est que d'être un auteur comique. »

Puis il ajouta à sa comédie qui lui avait causé tant d'ennuis une sorte d'épilogue où se trouvait une interprétation morale et mystique du Revizor : la petite ville provinciale où se passait l'action devenait l'âme humaine, les fonctionnaires symbolisaient nos faiblesses et nos vices. Khlestakov était « notre conscience frivole et mondaine », tandis que le « Revizor », qui nous attend sur le seuil du tombeau, représentait « notre conscience enfant éveillée ». Voilà à quel point l'audace fut poussée le pauvre Gogol par ses détracteurs... On sait que la première traduction française du Revizor fut faite par Mérimée. M. Henri Moncault nous en a donné récemment une excellente édition annotée dans la collection des Œuvres complètes de Mérimée (Champan 1932). Le Revizor a été joué rarement, d'ailleurs, sur les scènes françaises. Il n'a pas eu grand succès. L'impression de cette pièce, disait justement Mérimée, ne saurait être la même à Paris qu'à Moscou. — André PIERRE.

LES PRIX de la Maison de Poésie

La Maison de Poésie, fondation Emile Blémont, a décerné ses prix annuels. Ils ont été attribués à M. Léon Bockel pour ses recueils poétiques, dont les principaux sont les *Évolutions de Flandre*, les *Cygnes noirs*, les *Branches lourdes*, la *Lumière d'Hollas*, *Crucifixions*, *Cigales*. Les trois prix de 5.000 francs ont été attribués : le prix Emile-Blémont, à M. Alexandre Guinle, *Visages de la France* ; le prix Paul Verlaine, à M. Nicolas Beauduin, les *Dioux-Cygnes* ; le prix Edgar-Poe, à Mme Jacqueline Francœur, *Aux Sources claires*. Les concurrents de ce prix, réservé aux poètes étrangers de langue française, représentaient douze nationalités. La lauréate, qui est une Canadienne, demeure dans son pays natal, à Québec.

L'EXPOSITION CEZANNE

Mercredi s'est ouverte, à l'Orangerie des Tuileries, l'exposition Cézanne, organisée à l'occasion du trentième anniversaire de la mort du maître aixois. Nous parlerons plus longuement de cette importante rétrospective à laquelle ont collaboré non seulement les grandes collections françaises, mais encore les musées de Moscou, New-York, Berlin, Hambourg, Munich, Londres, Prague, etc.

LES LETTRES ESPAGNOLES

12-97

Le diamant de Villasola

Conte de M. de UNAMUNO

Le maître de Villasola était un maître plein de perspicacité et il avait un enthousiasme exceptionnel pour son art ; c'est pourquoi, lorsqu'il devinait chez un enfant une intelligence pure et claire, il en éprouvait une joie de lapidaire qui voit tomber entre ses mains un beau diamant encore brut. Le voici, celui qui servirait de modèle pour ses essais et qui mettrait en relief toute son habileté ! Superbe « conchon d'Inde » pour expériences pédagogiques ! Excellente matière « pédagogique », pour essayer de nouvelles méthodes in *anima viva* ! Car la conviction profonde du maître de Villasola — il ne parviendrait jamais sans doute à se la formuler à soi-même — c'était que les enfants sont des moyens pour « faire » de la Pédagogie, comme les malades sont les moyens de la Pathologie. La science pour la science « était la devise exprimée, mais une autre, tacite, et le



dessous de la formule, c'était : « La science pour moi agrément et moi propre progrès. »

Il choisit, pour le dégrossir, l'enfant prodige. Quel délabrement après cette lutte inféconde contre tant de vulgarité, contre ces terribles charbons qui, tout au plus, devenaient un jour graphites ! « Quelle différence d'âme à âme — se disait-il — elles sont toutes charbon spirituel, mais voici, parmi la masse obscure du charbon vulgaire, une âme cristallisée en diamant. » Le maître se mit à l'ouvrage. Il façonna la pure forme polyédrique, les multiples facettes, les axes. Quels reflets dans le monde et comme on admirerait en lui l'art du lapidaire qui l'avait taillé ! L'enfant se laissa faire, tout en conservant sa qualité propre : la dureté diamantine. Mais quand il découvrit son propre éclat par la comparaison qu'il fit de soi avec ces opaques charbons qui vivent autour de lui, il se soumit bien volontiers aux manipulations de son lapidaire. Que de facettes ! Quelle eau ! Que de feux ! Que de choses il savait, et comme elles s'ordonnaient toutes harmonieusement en ordre polyédrique ! Le voilà, la merveille du village ! Le jour qu'il parla au « Cercle » il devint la gloire de Villasola ! Comme tout se

trouant et s'enlaçait au fil de son discours suivi et bien ordonné !

Il présentait une face, et puis une autre, tout éblouissant de mille reflets changeants et d'irisations multiples, selon qu'il laissait se refléter dans son esprit, d'un côté ou de l'autre, la lumière incolore et diffuse de la science. Quel orateur !

Quelle tête ! Tout y était rangé et catalogué par 1° et 2° et 3°, par A ou B majuscules et a et b minuscules, et rattaché à des clefs et aux clefs de ces clefs, en un merveilleux tableau synoptique.

Vint le jour où le prodige de Villasola se rendit à la Cour en quête d'un plus vaste rayonnement. Une foule de gens l'accompagna au chemin de fer, le village tout entier le suivit, de cœur,

Maintenant, il sentait s'affaiblir peu à peu son incomparable intelligence synoptique, se voiler et se troubler son esprit, en même temps que disparaissaient ses arêtes, et qu'il ne reflétait plus que la lumière de tout le monde. Et il considéra les humbles charbons auxquels il avait dédaigné de se mêler, et le mystère de solidarité, qui tel un courant électrique, en les parcourant les unissait d'un lien indissoluble, par quoi ils donnaient une vraie lumière, eux, les obscurs charbons, et non un simple feu d'emprunt, comme lui, le diaphane diamant ! Pauvres charbons qui se consumaient de travail, ils tiraient la lumière de leur chair et de leur sang, de leur douleur peut-être, mais de leur amour aussi, unis par le courant sacré de la communion frater-



sans que lui-même, dans son cœur, il emportât celui-ci. Les mères montraient un pareil modèle à leurs fils, elles le convoitaient, en même temps, pour leurs filles ; celles-ci de soupirer après lui, et les envieux se rongeaient le cœur. Mais le plus fier, assurément, c'était le maître de Villasola, le lapidaire de cette merveille... Le diamant, lui, était prêt à la mise en chaton dans quelque joyau social, afin d'y acquérir toute sa valeur mondaine. Il aspirait à devenir solitaire.

Il tomba dans le torrent du monde, sur un lit de sable, parmi des cailloux roulés et une poussière de diamants déjà désagrégés. Il admira aussitôt comme on vint l'entourer ; mais blessé par ses arêtes vives, on dut s'éloigner. On le fit passer de salon en salon, en lui imprimant mille tours afin d'admirer tous ses reflets ; mais personne ne le recherchait, du moins pour le fixer à un anneau, et il se trouvait libre, non serti.

Cependant, le courant qui l'emportait l'usait sur le sable fin de son lit où se trouvait déjà mêlée de la poussière de diamants.

Il demanda, plus qu'il ne sollicita, la main d'une jeune fille riche, qui lui aurait servi de monture, et il fut éconduit. Cette nuit-là il mordit son oreiller, se sentant bien, dans la solitude et l'obscurité, un simple caillou, sec et froid.

nelle dans l'effort. Et lui seul, solitaire, dur, privé de son eau, à quoi servirait-il encore ?

Il servirait à rayer le verre, car il avait gardé sa qualité essentielle, intime : la dureté. Il faut entendre, devant la table d'un café, le diamant de Villasola, quand, après quelques verres de cognac, il attaque quelque réputation faite, n'importe laquelle, une opinion consacrée, un morceau de verre, et qu'il le raje, le passe à l'émeri en grinçant. Quelle éloquence âpre, sèche et dure, grinçante ! Comme il laisse le verre dépoli ! Maintenant on le connaît ; maintenant que, diminué par le long frottement du sable fin répandu sur le lit du torrent du monde, privé de ses facettes, émoussées au contact continu d'une poudre de diamants désagrégés, il révèle enfin son essence, sa dureté sans égale de charbon cristallisé.

Quand le maître de Villasola connut la fin de son diamant, il se posa cette épineuse question : « La Pédagogie est-elle une science pure ou d'application ? Mais ce qui n'est jamais venu à l'esprit du lapidaire de Villasola, c'est qu'il pourrait être plus réalisable de tirer la lumière de la chaleur potentielle emmagasinée au sein de noirs charbons que d'extraire la chaleur vivifiante de la lumière que réfléchit seulement et emprunte un diamant.

Miguel de UNAMUNO.

(Traduit de l'espagnol par Pierre Franccestel.)